

« On passa une très-mauvaise nuit. Le 10 au matin, j'observai avec chagrin que l'état de beaucoup de mes compagnons était alarmant. Une faiblesse extrême, les jambes enflées, une physionomie hâve et défaite, une altération dans les facultés intellectuelles, m'offraient chez quelques-uns les tristes avant-coureurs d'une mort prochaine. Le chirurgien et Le Bogue étaient surtout des objets dignes de pitié. Je leur donnais de temps en temps une petite cuillerée de vin. Notre principal soutien dans cette cruelle position était l'espoir de voir bientôt la fin du voyage. Le maître d'équipage me dit très-naïvement que j'avais plus mauvaise mine que tous les autres. Sa simplicité m'amusa, et je lui fis une réponse un peu plus flatteuse. Nous avons parcouru cent onze milles depuis la veille.

« Le 11, après midi, nous vîmes beaucoup de goélans et d'autres oiseaux. J'annonçai à mes compagnons que nous avions dépassé le méridien de la partie la plus orientale de Timor, ce qui les combla de joie; et au coucher du soleil, tous les regards étaient fixés du côté où l'on comptait apercevoir la terre.

« Que l'on se figure l'excès de notre joie; le 12 à trois heures du matin nous découvrîmes Timor, et au lever du soleil nous n'en étions plus qu'à deux lieues de distance. Je n'essaierai pas de

décrire tout ce que nous éprouvâmes à la vue d'une terre si désirée. Il nous semblait à peine croyable que dans quarante-un jours nous eussions pu venir dans un bateau ouvert de Tofo à Timor, îles éloignées de 3618 milles marins l'une de l'autre, et que dans cette longue traversée, malgré la disette à laquelle nous avons été réduits nous n'eussions perdu personne.

« J'ai déjà dit que j'ignorais dans quel endroit de l'île se trouvait l'établissement hollandais; j'avais seulement une idée confuse qu'il était dans la partie du sud-ouest. Je fis donc route de ce côté. L'aspect du pays était ravissant; il offrait un mélange de bois et de plaines, des montagnes s'élevaient dans l'intérieur; la côte était basse. Çà et là on distinguait des emplacements cultivés, mais seulement un petit nombre de cabanes, ce qui me fit juger que les Européens n'occupaient pas cette partie de l'île.

« La mer brisait avec violence sur le rivage, nous ne pouvions débarquer. Nous suivîmes la côte d'aussi près qu'il fut possible, afin de ne pas passer pendant la nuit devant un établissement sans le voir. Le soir, je mis en panne, et tout le monde dormit, excepté l'officier de quart.

« Le 13 à deux heures du matin nous nous remîmes en route, et jusqu'au jour, nous arrivâmes sur la terre, je m'aperçus alors que nous

avons dérivé de trois lieues dans l'ouest. Comme en examinant la côte je ne vis rien qui annonçât un établissement, je m'avançai à l'ouest avec un vent grand frais qui soufflait dans une direction opposée à celle du courant, ce qui rendait la mer très-grosse. Ayant jeté le grappin dans une baie sablonneuse pour juger plus tranquillement de notre position, nous vîmes un pays charmant qui semblait disposé par l'art en plaines et en parcs de plaisance. On apercevait de la fumée et des cultivateurs occupés à travailler à leurs champs. Pendant le peu de temps que nous fûmes mouillés, le master et le charpentier me sollicitèrent de les laisser aller à terre pour chercher des provisions; je finis par y consentir, mais personne n'ayant voulu les accompagner, ils restèrent à bord.

« A deux heures après midi, après avoir traversé un endroit où la mer était clapoteuse et offrait des dangers, nous découvrîmes une baie spacieuse avec une belle entrée large de deux à trois milles. Je jugeai qu'il devait y avoir un établissement européen dans un emplacement si convenable, c'est pourquoi je laissai tomber le grappin près de la côte orientale de l'entrée où nous apercevions une cabane, un chien et du bétail. J'envoyai tout de suite à terre le canonnier et le maître d'équipage. Ils ne tardèrent pas à

revenir avec plusieurs naturels, dès-lors je regardai nos peines comme finies. Ils me racontèrent qu'ils avaient rencontré deux familles d'Indiens, et que les femmes les avaient traités avec une politesse digne de l'Europe. Ces insulaires m'apprirent que le gouverneur résidait à Coupang, lieu situé à quelque distance dans le nord-est. Je fis signe à l'un d'eux de venir avec nous dans la chaloupe, pour me guider vers cet endroit, en lui donnant à entendre que je le récompenserais; il s'embarqua aussitôt.

« Ces insulaires étaient d'une couleur basanée très-foncée; ils avaient les cheveux longs et noirs. Un morceau de toile leur entourait les hanches; ils portaient un couteau à cette ceinture; ils avaient un mouchoir noué autour de la tête, et un autre suspendu au cou; celui-ci leur servait de poche pour leur provision de bétel qu'ils mâchaient continuellement. Ils nous apportèrent des épis de maïs et des morceaux de tortue séchée, qui était si dure qu'on ne pouvait la manger sans la tremper dans l'eau chaude. Ils auraient apporté d'autres provisions, si je m'étais arrêté plus long-temps; mais je me décidai à partir tout de suite pour profiter de la bonne volonté du pilote.

« La nuit venue, le vent cessa; il fallut aller à l'aviron, et je fus surpris de voir que nous étions encore en état de les faire agir. Cependant à dix

heures du soir je fis jeter le grappin, parce que je m'aperçus que nous avancions très-peu. Pour la première fois je donnai double ration de biscuit et un peu de vin à chaque homme.

« Nous appareillâmes le dimanche 14 juin, après le sommeil le plus doux et le plus heureux que l'on puisse goûter. Le bruit de deux coups de canon nous donna une nouvelle vie, et bientôt après nous aperçûmes un brig et deux autres bâtimens à l'ancre. Le vent nous contrariait, il fallut encore avoir recours aux avirons, et à quatre heures je jetai le grappin; je donnai une nouvelle ration de biscuit et de vin à chacun, et après un peu de repos, on rama de nouveau jusqu'au point du jour, que nous laissâmes tomber le grappin devant un petit fort et une ville; le pilote me dit que c'était Coupang.

« Parmi les objets que le maître d'équipage avait jetés dans la chaloupe, il se trouvait un paquet de pavillons de signaux destinés aux embarcations du *Bounty*. Nous en avions fait pendant la traversée un petit iack; je l'arborai à notre hauban comme signal de détresse, car je ne voulais pas débarquer sans permission.

« Un peu après que le jour eût paru, nous fûmes hélés par un soldat qui nous dit de descendre à terre; ce que je fis aussitôt au milieu d'une foule d'Indiens. Je fus bien agréablement

surpris de rencontrer un matelot anglais; il appartenait à un des vaisseaux mouillés sur la rade. Il me dit que son capitaine était la seconde personne du lieu; je le priai de me conduire chez lui, ayant appris que je ne pouvais voir le gouverneur qui était malade. Le capitaine qui se nommait Spikerman, me reçut de la manière la plus affectueuse. Je lui exposai notre situation pitoyable, et le priai de faire prendre soin, sans délai, de mes compagnons d'infortune. Il donna ordre à l'instant de les recevoir dans sa propre maison, et alla chez le gouverneur pour savoir à quelle heure je pourrais être reçu.

« Je fis ensuite débarquer mes compagnons; quelques-uns étaient tout au plus en état de mettre un pied devant l'autre. Avec un peu d'aide, ils arrivèrent tous à la maison du capitaine Spikerman, qui leur avait fait préparer du thé et des tartines de beurre pour déjeuner.

« Je ne crois pas qu'un peintre habile pût trouver pour son pinceau un sujet plus intéressant que les deux groupes de figures qui se présentaient en ce moment l'un à l'autre; d'un côté des spectres affamés, les yeux brillant de joie du secours qu'ils recevaient, de l'autre la surprise mêlée d'horreur de ceux qui secouraient ces spectres, dont l'aspect hideux aurait inspiré la terreur plutôt que la pitié à quiconque en aurait ignoré

la cause. Nous n'avions plus que la peau collée sur les os. Nous étions couverts de plaies, nos vêtemens tombaient en lambeaux. Nous versions des larmes de joie et de reconnaissance, et les regards des Timoriens qui nous considéraient, exprimaient un mélange d'horreur, d'étonnement et de pitié.

« M. Guillaume Adrien Van Est, gouverneur de Timor, montra, malgré une maladie très-grave, une sollicitude bienveillante pour nous; il me fit appeler avant l'heure qu'il m'avait indiquée, me combla de témoignages d'amitié, et me prouva, par ses manières, qu'il était doué de toutes les qualités qui appartiennent à un homme humain et obligeant. Il me dit que malgré le chagrin que notre malheur lui causait, il regardait comme le plus beau moment de sa vie celui qui nous avait amenés auprès de lui; et que sa maladie le privant, à son grand regret, de la satisfaction de nous rendre les services de l'amitié, il allait donner des ordres pour que l'on nous fournit tout ce que nous pouvions désirer. Il ajouta que la seule maison de la ville qui ne fût pas habitée me serait destinée, et que mes gens seraient logés, soit à l'hôpital, soit à bord du navire du capitaine Spikerman.

« De retour chez ce dernier, je vis qu'on avait fourni à mes compagnons tous les secours imagi-

nables; le chirurgien avait pansé leurs plaies; on les avait lavés et nettoyés, on leur avait donné des habits.

« Dans la maison que je devais occuper, je trouvai que tout était prêt pour me recevoir; il y avait aussi des domestiques. Peu disposé à me séparer de mes compagnons d'infortune, je gardai une chambre pour moi, j'en destinai une autre au master, au chirurgien, au jardinier et au canonnier; les officiers eurent pour eux une salle haute, et les matelots une galerie. Le gouverneur, informé de cet arrangement, nous envoya des chaises, des tables, des matelas, des lits, et tous les objets dont nous pouvions avoir besoin.

« Lorsque j'avais pris congé du gouverneur, il m'avait prié de lui faire connaître les objets qui nous étaient nécessaires; j'appris bientôt que son état lui laissait peu de momens de libres, et que sa maladie était incurable et au dernier période. Je m'adressai donc à son gendre, M. Wanjon, qui était le second personnage de Coupang. Le matelot m'avait mal à propos indiqué comme tel le capitaine Spikerman.

« A midi, on servit à mes compagnons un très-bon dîner; ils mangèrent modérément, et évitèrent ainsi les maux qu'aurait produits une avidité bien naturelle chez des hommes privés depuis long-temps de la possibilité de se rassasier. J'al-

lai ensuite dîner avec M. Wanjon, qui s'efforçait, par toutes les attentions possibles, de nous faire oublier nos maux. Je me retirai de bonne heure, mais au lieu de dormir, je me mis à réfléchir à nos malheurs passés; j'étais surtout pénétré de reconnaissance pour la bonté divine qui nous avait donné la force de supporter des calamités si accablantes, et m'avait permis de sauver la vie de dix-huit de mes semblables.

« Les circonstances difficiles pèsent plus sur un commandant que sur les autres. Un de mes plus grands tourmens dans notre triste aventure était l'importunité continuelle de mes compagnons, qui me demandaient, avec l'accent de la douleur, d'augmenter la ration de vivres; j'étais au désespoir de les refuser, mais il le fallait absolument. Les vivres que nous avons au moment où nous quittâmes le vaisseau suffisaient pour cinq jours.

« Il était donc indispensable d'observer la plus stricte économie, et en ne m'écartant pas de la règle que je m'étais prescrite, il nous restait encore à notre arrivée à Timor pour onze jours de vivres, de sorte que si nous eussions eu le malheur de manquer l'établissement hollandais de cette île, nous n'aurions pu continuer notre route jusqu'à Java.

« Un autre désagrément de ma position était

la nécessité d'essuyer le caprice de gens ignorans et mal élevés. Sans ma fermeté ils auraient débarqué au premier endroit de la côte de Timor que nous avions aperçu, sans faire réflexion que descendre à terre au milieu des naturels, et loin de l'établissement européen, c'était s'exposer aux mêmes dangers que parmi les autres Indiens.

« Quand je réfléchissais au bonheur extraordinaire qui nous sauva la vie à Tofo, parce que les insulaires différèrent leur attaque, et à celui de traverser un espace de plus de douze cents lieues de mer dans une barque ouverte, sans abri, et presque sans vivres; quand je me rappelais que malgré le mauvais temps nous n'avions pas coulé à fond, qu'aucun de nous n'avait péri par les maladies, que nous avons passé sans accident au milieu de peuples ennemis; et qu'enfin nous étions arrivés chez des hommes humains qui s'étaient empressés de soulager nos maux, je ne pouvais me lasser de bénir la Providence qui nous avait si manifestement aidés, et je supportais avec plus de courage et de résignation le mauvais succès d'une expédition dont la réussite me tenait tant à cœur.

« Une des causes qui a le plus contribué à nous conserver la santé pendant seize jours de pluie abondante et presque continuelle, a été le moyen que j'imaginai de tremper nos vêtemens dans l'eau

de mer, quand ils avaient été mouillés par la pluie, et de les tordre avant de les mettre de nouveau. Il nous semblait que c'étaient des vêtemens secs; on ne peut se figurer le bien que nous éprouvâmes de cette pratique salutaire, que je recommande à tous ceux qui se trouveront dans la même position que nous. Nous l'avions si souvent répétée, que nos habillemens avaient fini par tomber en lambeaux; car, excepté le petit nombre de jours que nous passâmes le long de la côte de la Nouvelle-Hollande, nous ne cessâmes pas d'être mouillés, soit de la pluie, soit de la mer.

« Grâces aux bienfaisantes attentions du gouverneur de Coupang, et de ses officiers, nous nous remîmes à vue d'œil. Peu de jours après notre arrivée, je remis au gouverneur un mémoire officiel sur la perte du *Bounty*, et une réquisition, au nom du roi de la Grande-Bretagne, d'expédier à tous les établissemens hollandais des instructions pour arrêter ce vaisseau, s'il s'y présentait. Je joignis à cet écrit la liste et le signalement des révoltés.

« Voulant arriver à Batavia avant le mois d'octobre, époque du départ des flottes pour l'Europe, j'achetai une goëlette qui me coûta mille piastres; je l'armai, j'y embarquai des armes que me fournit M. Wanjon, et je la nommai la *Ressource*.

« Le 20 juillet j'eus le malheur de perdre David

Nelson, le jardinier botaniste; il mourut d'une fièvre inflammatoire. Sa faiblesse avait été extrême depuis notre départ de la Nouvelle-Hollande, et depuis notre arrivée à Timor il avait gagné un rhume en quittant imprudemment ses vêtemens chauds pour en prendre de plus légers. Je regrettai beaucoup ce brave homme, qui s'était acquitté avec beaucoup de soin et d'activité de l'objet dont on l'avait chargé, et qui avait coopéré de tous ses moyens au bien du service. Ses funérailles eurent lieu le lendemain avec toute la solennité qu'on put leur donner. Je regrettai de n'avoir pu me procurer une pierre convenable pour placer une inscription sur sa tombe.

« Notre bâtiment étant approvisionné et prêt à faire voile, je dis un adieu cordial au gouverneur et aux habitans de Coupang. Nous emmenions à la remorque la chaloupe qui nous avait sauvés. Le gouverneur et M. Wanjon me firent présent de plantes et de graines rares; j'ai eu le bonheur d'en rapporter quelques-unes en Angleterre.

« Le 6 septembre après midi, nous vîmes les terres hautes du cap Sandana, dans la partie nord-est de Java; le 10 nous laissâmes tomber l'ancre devant Passouronang, établissement hollandais sur la côte du nord; j'y pris un pilote pour Sourabaya où j'arrivai le lendemain. Des bateaux de garde nous environnèrent le 12 avant le jour, et

m'apprirent qu'en conformité des ordres du gouvernement, relatifs à tous les vaisseaux étrangers, je ne pouvais ni débarquer ni envoyer un canot à terre sans permission du commandant. Elle arriva bientôt; le commandant et ses principaux officiers me firent l'accueil le plus amical; il en fut de même à Samarang; enfin le 1^{er} octobre nous mouillâmes sur la rade de Batavia.

« Je faillis à être victime de l'insalubrité du climat de cette ville; je me hâtai donc de profiter des premières occasions qui se présentèrent pour l'Europe; je ne pus prendre mon équipage avec moi, ce qui me fâcha beaucoup. La *Ressource* fut vendue 295 piastres; il fallut aussi se défaire de la chaloupe. Le gouverneur me promit de faire partir mon monde dès qu'il en aurait la possibilité. Le 16 octobre je m'embarquai avec l'écrivain du *Bounty* et mon domestique à bord du *Vlydt*, paquebot hollandais destiné pour Middelbourg. Le 15 mars 1790 un bateau de l'île de Wight vint à bord, et me conduisit avec mes deux compagnons à Portsmouth. »

VOYAGE

DU CAPITAINE EDWARDS,

CHARGÉ D'ALLER A TAÏTI POUR SAISIR LES RÉVOLTÉS DU BOUNTY ET DE RECONNAÎTRE LE DÉTROIT DE L'ENDEAVOUR (1790 A 1792) (1).

La révolte de l'équipage du *Bounty* avait non-seulement fait manquer le but de l'expédition du vaisseau, mais aussi produit un si grand éclat, qu'il importait de punir les auteurs de ce crime. La frégate la *Pandore* fut donc armée pour aller à leur recherche; elle portait vingt-quatre canons, et avait 160 hommes d'équipage. Le commandement en fut donné au capitaine Edwards, qui reçut en même temps l'ordre de reconnaître le détroit de l'Endeavour, pour faciliter la navigation des vaisseaux qui allaient à Botany-Bay.

Edwards partit le 15 août 1790; le 30 janvier 1791 il doubla le cap Horn. Du 17 au 19 mars

(1) Cette relation n'a pas encore été traduite en français.